

Nicolas Pesquès  
La face nord de Juliau  
treize à seize

poésie



Flammarion

Nicolas Pesquès

## La face nord de Juliau, treize à seize

Poésie

Nicolas Pesquès entreprend la rédaction de *La face nord de Juliau* en 1980, devant la colline ardéchoise qui lui donne son titre. Les douze premières sections de ce long *work in progress* ont été publiées depuis 1988 par André Dimanche et plus récemment dans la collection Poésie/Flammarion.

Au fil des ans, des formules sont apparues. Elles émaillent les *Juliau*. Elles ont ratissé un soi-disant savoir dont le poème aurait fait l'expérience. Cristaux théoriques semés ici et là au gré de l'aventure, elles sont tout sauf des acquis. Elles demandent à être revisitées, repoussées, débattues. Aussi reviennent-elles pour regarder la colline encore, ouvrir leur cuirasse, se perdre à nouveau, malgré l'appui du paysage. Ou, grâce à lui, s'étendre ? Elles seront les *italiques* du treizième livre. Après cette relance, il faudra aussi revenir à soi (J14), aux autres (J15) et retrouver la nudité (J16).

N. P.

Couverture :  
Inscription de l'auteur.



Collection Poésie/Flammarion  
dirigée par Yves di Manno

LA FACE NORD DE JULIAU  
TREIZE À SEIZE

DU MÊME AUTEUR

- La face nord de Juliau*, André Dimanche, 1988.  
*Incarnation le simple*, éditions du Limon, 1991.  
*Un carré de 25 poèmes d'herbe*, éditions du Limon, 1993.  
*L'Intégrale des chemins*, André Dimanche, 1993.  
*Balises pour Jacques Dupin*, Fourbis, 1994.  
*Trois poèmes*, éditions du Limon, 1995.  
*Réduction*, éditions Ed. de, 1995.  
*La face nord de Juliau, deux*, André Dimanche, 1997.  
*Madras, journal*, André Dimanche, 1997.  
*Réflexion* (avec Anne Deguelle), éditions du Limon, 1999.  
*La face nord de Juliau trois, quatre*, André Dimanche, 2000.  
*Gilles Aillaud*, André Dimanche, 2001.  
*L'atelier du sculpteur* (avec Dominique Evrard), Bentelli, 2007.  
*La face nord de Juliau, cinq*, André Dimanche, 2008.  
*La face nord de Juliau, six*, André Dimanche, 2008.  
*La face nord de Juliau, sept*, André Dimanche, 2010.  
*La face nord de Juliau, huit, neuf, dix*, André Dimanche, 2012.  
*La face nord de Juliau, onze, douze*, Flammarion, 2013.

NICOLAS PESQUÈS

LA FACE NORD  
DE JULIAU

TREIZE À SEIZE

FLAMMARION

© Éditions Flammarion, Paris, 2016.  
ISBN : 978-2-0813-7980-0  
*Imprimé en France*



J 13

LE GRAND PENSE-BÊTE



# I

## PROLOGUE

Les formules, première séquence.

Elles émaillent les *Juliau*. Elles sont apparues au fil des ans. Elles ont ratissé un soi-disant savoir dont le poème aurait fait l'expérience. Cristaux théoriques semés ici et là au gré de l'aventure, elles sont tout sauf des acquis. Elles demandent à être revisitées, repoussées, débattues.

Aussi reviennent-elles pour regarder la colline encore, ouvrir leur cuirasse, se perdre à nouveau, malgré l'appui du paysage. Ou, grâce à lui, s'étendre ?

Elles seront les *italiques* de ce treizième livre.



Le 23 juin 2009

Depuis le début, soit depuis l'été 1980, l'étonnement s'est accru de voir ce que *fabrique* le langage, ce que les choses deviennent après être passées dans ses griffes, ou dans ses voiles, dans toutes ses opérations de passe-passe qui font qu'elles ne sont peut-être pas ou plus tout à fait ce qu'elles sont – si être hors-langue pour une chose a du sens – ou même si la langue peut aller chercher les choses avant leur venue dans les mots, là où elles sont si différentes.

À moins qu'il soit absurde de songer à faire cela, à dire avec des mots un monde sans eux. Pourtant quelque chose leur appartient : la nuit de l'apparence. Ni cela qui simplement brille, ni ce que cet éclat dissimule, mais ce qu'il en est quand on le traverse. Ce que passer veut dire. Toujours cette question du transport.

Le 24 juin

Ni représenter, ni saisir, s'engouffrer dans cette défection. Ne s'occuper que de la magnétique de ce qui échappe, de ce qui meurt d'apparaître, son éloignement à chaque geste, à chaque nom émis et prononcé.

J siffleur de crevasse  
j de couleur aiguë et fauve.

...

Jaune retraité pour lire. La seule mission, la seule possible.  
À la croisée des lèvres muettes et des cartes sur lesquelles  
est parfois indiqué : la X de Juliau.

Le 29 juin

Sensation-perception-émotion.

Ce sont les choix d'un corps éduqué, d'une chair cultivée.  
Rien qui ne soit premier. Ce qui est premier, c'est l'origine  
et elle est mobile, elle apparaît dans tout ce que nous  
faisons, quand nous le faisons.

Une envie de sensation. Une volonté donc, sans cesse  
contrariée, pour étendre son désir, son pouvoir sur les  
choses, son impuissance aussi. Une expansion d'intelligence  
battue en brèche ; et cette brèche est la signature  
même de l'intelligence, l'amie de la séparation.

Le corps se fait souvent oublier, comme l'air que l'on  
respire. On passe à côté du jaune et il nous active. Le  
doigt du genêt nous frôle et le bois se referme. Veilleuse  
hors rêve

comme hors-langue. Écre alors serait le noyau de toute  
graphie, son étymologie corporelle.

Un sursaut, un juron, une extension de gorge et tous les  
muscles derrière qui rugissent, pousseurs de vrai et d'écriture.

...

Écre : le mot est venu de loin, incisif et vengeur. Il s'est  
installé dans ma bouche, il m'a colonisé.

C'est d'abord un coup de sang, l'étirement des lèvres pour  
grimacer une pression, une lame plantée dans la chair qui  
veut parler.

Comme on fouille, comme on essaie d'extirper. C'est de l'écriture qui fend son propre racloir. Une bêche à graphier. Elle alarme, elle poignarde.

C'est l'emploi d'une réduction pour ouvrir le mur, le corps, la viande qui durcit.

Écre pour vaincre les résistances, les sabrer, les estomaquer ; son épée s'enfonce où écrire suffoque, éperonne et jure sa force, sa crise de oui, son outrance, son coup d'archet sur la moelle, à même la moelle.

Le 30 juin

La langue pour ça : un arc électrique. La poursuite du genêt jusqu'à l'empreinte de la bousculade qui y conduit et celle qui en reflue. Un terrain à part, sans neutralité, ratissant de part et d'autre de la phrase la même fuite où le corps rencontre ses images. Son jaune de colline.

La concrétion de la chaîne des chocs. La même pente pour tout ce qui arrive. La même ?

Le 1<sup>er</sup> juillet

Un paysage est toujours « *inventé* ». C'est-à-dire construit pour que du temps ait lieu, et c'est un temps de lecture. Le temps des yeux dans JAUNE, et celui du corps dans la touffeur et la mêlée du genêt, du récit etc.

Envie de propulser l'avant dans l'ici, de faire du commencement avec tout ce qui précède. C'est le sens d'agir... mais on n'en a aucune idée : on écrit un geste, et du jaune est là. L'intime du dehors et celui coupé ras sous la peau.

Le 2 août

Autre chose encore : une colline à part entière, absolument non représentée. Détachable et lisible telle une terre trouée, creusée sans idée d'os, avec désir pour voir ce que les yeux méritent : voir le corps jeté dans l'avenir.

Le 3 août

*Quitter la représentation sans quitter la colline.*

N'écrivant que pour ça, comme au théâtre : à jardin le genêt, à genêt le jaune.

Le peloton de hérons-papillons en vrac de gauche à droite.

...

Au choix des yeux mendiants sous l'impact verbal.

...

Un tact perspectif, une tangence... et voici *la face nord* qui se lève. Elle ne ressemble à rien. Elle a cessé d'être un paysage. Elle va à la rencontre des corps livrés, de la raffinerie des yeux. Un mal de chien dans la vie de tous les jours.

Le 4 août

Écrire droit, tout droit, une minute de jaune, du *yellow* lent comme un suçon. Comme si c'était un spectacle vivant.

Ça commence comme ça.

La phrase touche et c'est le but des yeux, le monstre odorant...



Ça se joue, je veux dire qu'on avance sur scène, à plein poumon, le jaune monte, la nuit aide, les animaux se lèvent.

Le 5 août

*S'extraire de la représentation.*

Entrer dans la matérialité verbale, et au bout dans le non-moléculaire, le sans grain : une sorte de jaune vif.

L'ampleur de ce qui est écarté, l'effort de destruction quand tout le corps s'ouvre, attaché au phrasé, puis en plein détachement. Nuit totale du jaune frais, de l'hébéte construit. Ahurissante réalisation de l'oubli qui aura scripté. Aube pour l'œil et, en même temps, un bonheur : la colline.

La douche nue, grammaticale, comme on traverse le pré et bientôt l'écriture à même cette vapeur. Ablution vers exactement une forme. Corps qui va.

Le 6 août

La résonance des séparés ?

Les voici, voici l'acte et voici l'effacement. L'annonce de ce que le corps trafique avec les syllabes. Voici le jaune qui passe, le genêt qui vient, le don et ce surplus, cette poussée au noir à chaque pas sur la pente d'envie.

Dévisseuse, en grâce, huilée et jaune.  
D'une terreur bénéfique.

Le 7 août

Remettre la parole au début de la nuit, de ce qui s'y oppose. Simple joie d'aller,

rabattue par la douleur de ne pas. Jaune au soufre ou, ce qui revient au même : dans les jambes du genêt, l'intérieur de la couleur.

La bande traçante : brume, lièvre, perdrix...

La bande seule : grammaire, coloris.

le 8 août

Se remettre en chemin, avec le renard, avec la buse. Marcher, prendre la première phrase et gauchir. Ne pas croire que l'on va peindre ou chanter. Interroger le socle qui n'est pas le langage mais, dans le corps, le lieu d'où la main part en jaune ou en mot.

Ce lieu n'est ni noyau ni essence, ni une fuite. On ne mettra pas le doigt dessus. C'est une vie complète, imprévue, imparfaite, dévastée. Écre là-dedans.

Le 9 août

Dans toute séparation il y a de l'origine et réciproquement. On va partir de là. Strictement, on va oublier, mais en pensant à tout : c'est écrire, disparaître dans le respir. Noir où l'on devient. Colline déclouée, tendue entre deux jaunes, comme corps de là à là soutenu et muselé par l'hégémonie du vouloir

...

sentier au citron  
goutte de j

et le contenu de l'été tel le dedans du livre.

Le 11 août

Quand bien même le tri suivrait un flux dans le flux général, un seul genêt balayant le jaune à la source... la prairie arrêtée, le tour de vis faisant comme une infiltration. Huile jaune au cœur du grammatical, comme au cœur tout court.

Aube lue, rosée peinte, peau chaude...  
et très vite : la dérélition par le plaisir. Le danger de tout ce qui submerge.

Le 12 août

Dès lors, ce sera sans image. On sera parti en lecture. On aura choisi une conjugaison : par exemple le présent pour sa chimère.

On suit le paysage comme une enquête.  
La couleur change. La mémoire est précise, la phrase maniaque et dès lors commence l'enfoncement.

...

La phrase narrative. Jeune j si facile avec le sanglier. Mais la double douleur de la diction va paraître, et vous êtes là à écorcher, à tout lire et même à savoir.

Le 13 août

*Quitter la représentation sans quitter la colline.*

Ce serait écrire sans cadre, voir autour du cœur. Rien d'installé au centre.

La colline peut-elle satisfaire ce vœu, elle, milieu de l'œil et de la phrase ?

Le liséré, le lièvre coupé. Phrase écrite de côté, circulaire, au moyeu du motif. L'attente de rien, l'absence de tout. Ce serait quoi et qu'est-ce à dire ?

L'os ni jaune ni nuit : une tache aveugle. Écrire quand même ça, ce quand même image. Ce morceau de colline sans elle. Cette disparition de la rhétorique. La grammaire laissée en plan. On dirait le passage de la mort comme quelque chose de très doux. Peut-on vivre comme ça ? Autour de ce hiatus permanent, éternel déplacement du plaisir vers l'envie de sa proximité, l'à-côté du jouir. L'écre de j ?

Le 14 août

Jambe et j de jambe.

Jaune deuil presque serein qu'écrire peut peindre jusqu'à ce que lire pleure ; mais c'est lire au regain.

Le 15 août

Ainsi, se tenir au point d'origine est exactement ce dont on s'autorise le récit. C'est-à-dire une narration d'effets qui s'effacent les uns les autres par empilement, par multiplication de leurs entrées, en frappant le son.

J à la balance, colline aussi ancienne qu'une mémoire rompant sa digue et coulant jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'à ce que la phrase porte et finalement cède face à ce qu'elle croyait pouvoir accomplir ou colorer : la fin du séparé, l'envol de lire.

Le 16 août

Le corps est l'unique synthétiseur dont nous disposons, à la fois nôtre et hors de contrôle, intraversable sans nuit. Le langage lui appartient. La colline aussi jusqu'à ce qu'elle rencontre une autre lecture. Une autre lectrice.

Nous, les broyeurs froids, nous de l'obnubilante cécité jaune et crue. Colline compassionnelle, chair fraîche et lente et pleine d'histoire. Nous les choses en train. Et nous du paysage qui bouge.

Le 17 août

*...ne seraient tout simplement pas ce qu'ils sont.*

Et ce qu'ils sont – la colline, le corps – à distance de mots, est encore différent et jamais vraiment ce que les mots en disent. Bref, c'est l'histoire de qu'est-ce qu'*écrire-une-colline* ?

Réponse : Son exactitude en sensation. Le jouir spécifique du j et du genêt.

Toute une histoire entrée dans l'âge du relief, la plénitude de l'apparence. La plénitude comme abîme. Lire diffusera ses excroissances, par exemple l'entrée dans la couleur.

Le 19 août

Toutes les virtualités sont là, les points de rebroussement sont vrais. Arbre, chemin de derrière muré de jaunes. Le nuancier aux 16 millions de teintes est le même qu'ici. Les aplats sont rares et limités. Le divisionnisme règne, le lièvre a laissé une bande de fourrure glissante. Rien n'est plus cruel que ce qui est comparable. Tout ce théâtre doit être remercié.

Le 20 août

Perdu, ne sachant plus à quel JAUNE me vouer.  
Le récit serait impossible et ce serait le poème.  
Mais parce que la colline est nécessaire, comment justifier  
l'élan non représentatif ? Le monde d'écre est le monde  
si je ne touche qu'à du réel lu. Autant dire jaune comme  
une pulsion dont l'histoire se poursuit. Genêt perpétuel.  
Colline dissoute dans le désir de colline. Forte dépendance  
de tout ce qui va être scindé par la parole, et aussi forte  
dépendance de tout ce qui va devenir lisible. Il y a de la  
grammaire en sous-main comme une sorte de respiration  
sanguine, sonorisée, apte à parfaire la sensation.  
Jaune califourchon et jaune en bouche. Épreuve de clair-  
voyance et douleur de son désir. Écre non quitte de tout  
ce qu'il efface. Écre jamais à jeun de la coulure.

Le 21 août

Et je ne verrai plus que ça : je lirai. Mais avec de la  
mémoire et de la nuit à chaque pas, à chaque pas d'écre.  
Voyant quoi : l'entassement, la pile d'ombres feuilletées,  
la phrase calcaire, le verbe franchir.

Écrire sans savoir comment le corps fait ça, ni pourquoi  
ça, sinon l'appel à baisser les yeux pour fixer le flash.

Le 21 août

Cette masse, une langue, qu'il faut monter. Dégrossir  
puis fixer ici et là, chose à chose. Mortaise jaune, cheville  
à genêts. Cœur vide devenu compact, bloc lisible, lisible  
d'un bloc comme colline virgulée et sonore...

L'épervier vient de se poser sur la margelle, me regarde, ne me regarde pas.

Une vie ensemble chacun pour soi.

Son bruit va être difficile à dire : chant de poulie, tendresse grincée. Il *siffle* dit le dictionnaire.

Et l'incessant renversement des textes : car c'est comme ça que ça marche, que le texte ça n'est pas comme la vie. C'est de la vie textuelle. Un corps à part qui se débrouille comme ça, qui replonge dans la coupure. Un séparé rythmique qui va prendre en charge l'ascension et la percée.

Mon émervier.

Le 22 août

Aurais été. Suis et aussi deviens. L'expérience de l'expression l'emporte sur toute autre concomitance. Et elle est celle du séparé, du déphasage et du phrasé.

Impliqué par tant de choses qui nous quittent. Désireux qu'elles reviennent. Réels sont tous nos efforts vers le réel. Vous aurez mon corps.

Le 23 août

Une épaule, de la soie brusque, à cause du coude. Ne me touche comme ça qu'une seule voix. Figue non fusionnelle.

...

Un enlèvement et une élévation, qui font que c'est écrit de part en part. À la sortie des notes, un tunnel neuf, un film qui bouge aux yeux, une carafe de jaune qu'on peut verser.

Le 5 septembre

*Qu'est-ce qu'on voit quand on lit ?*

La réponse la plus sincère, la plus étrange : on ne voit pas les mots, et aussi, on ne regarde pas ailleurs non plus. J'écris genêt et vous lisez sans passer par la couleur. Tous les j de l'histoire, superposés, surjaunis. On voit ce qu'on lit : la bouillie ou la synesthésie.

Le 6 septembre

*Qu'est-ce qu'on voit quand on lit ?*

Le rideau s'ouvre. On connaît une sensation de scène. Les mots, puis le silence des mots seuls lèvent la danse. Un pouvoir de fin de corps propre, de hors-chair à chose lue. Une colline est une colline est très compliqué.

On ne lit jamais une phrase pour la première fois.

Il arrive que j rampe sans couleur, puis l'oreille entre en mémoire à partir d'un jaillissement.

D'une incorporation. Le sein d'herbe.  
Jaune ascendant ingurgité par œillades longues.

...

Écrire la pénétration du bloc monde, et plus avant encore, sans pouvoir reculer. Articuler l'élancement. La terre puis la phrase qui l'encielle. Pour toute chose aimée : un seul nom, mille noms.

Chère colline, je voulais t'écrire.



Parce qu'autre chose que de la langue veut venir : un excès inclus, une intimité extérieure, la genette, du jaune à la commissure.

Le 7 septembre

Creuser, trouer.

Écre à la vipérine, à la lécheuse.  
Terre difficile.

...

Du son dans les dents, pour que l'insatiable revienne aux pieds du désir.  
Pente appétissante. Toujours futur tas de j.

Le 8 septembre

*Qu'est-ce qu'on voit quand on lit ?*

Des mouvements, des réglages, l'invention de la prose, la profondeur du sous-bois. Le corps entre en brûlure. Une colline comme ça, toute faite. Notes souvent commencées lors du réveil, écrites mentalement vers 4 h. et presque toujours perdues après que je me suis levé. Elles laissent un goût de feu et de volume scénique. Alors la question devient : qu'est-ce qu'on voit quand on croit écrire ? Dans cette fabrique où le corps accède à moitié rêveur à moitié dormeur, prenant note de ce qui le tire vers le jour, se reclouant à sa passion dans un débat de langue aussi filante que les étoiles.



N° d'édition : L.01ELJN000717.N001  
Dépôt légal : février 2016